23 GIORNATE DEGLI AUTORI
official selection 2026

AGAT FILMS
PRESENTE

une femme aujourd'hui

UN FILM DE
ROBERT GUEDIGUIAN

France, 2026
Durée : 2h03
DCP : Flat
Son : 5.1

LE 21 OCTOBRE AU CINÉMA

matériel promotionnel sur www.agorafilms.net

DISTRIBUTION FRANCE
AGORA FILMS
8 rue Muzy, 1207 Genève, Suisse
tél: +41 22 823 03 03
contact@agorafilms.ch
www.agorafilms.net

RELATIONS PRESSE
Diana Bolzonello Garnier
tél: +41 79 203 80 17
diana@promopresse.ch

LE CERCLE NOIR POUR F I D E L I O



Synopsis

Juliette, 30 ans, semble avoir tout pour elle : un poste prestigieux dans la finance, une belle maison, une vie rythmée par les voyages et les amours de passage. Lorsqu'elle est agressée par un collègue, son monde s'effondre. Juliette s'engage alors sur un nouveau chemin pour redonner un sens à sa vie.



Entretien avec Robert Guediguian
Réalisateur

On est frappé qu'un homme de votre génération puisse écrire avec une telle acuité la trajectoire d'un personnage comme Juliette, l'héroïne d'*Une femme aujourd'hui*…

Se mettre à la place de quelqu'un que l'on n'est pas, c'est la force de la littérature, du cinéma. Sans ça il n'y aurait que des autofictions. Je déteste ce moment dans lequel nous sommes aujourd'hui où il faudrait être plombier pour écrire sur un plombier, avocat pour écrire sur un avocat. Cela fait partie du nouveau conformisme ambiant, de la fragmentation du monde, de l'exacerbation de ces oppositions secondes entre les gens qui nient toute possibilité collective d'essayer de bâtir autre chose. C'est la négation pure de l'art et de la politique.

Avec *Twist a Bamako*, un film tourné en Afrique avec uniquement des acteurs africains, je prétendais ressembler au personnage principal et c'était vrai. Aujourd'hui, je suis Juliette.

Aux côtés de Gérard Meylan et Jean-Pierre Darroussin, il y a toujours des personnages féminins importants dans vos films, dont la plupart sont incarnés par votre compagne Ariane Ascaride. Pourquoi tout à coup avoir eu envie de sauter une génération en abordant l'histoire d'une femme de trente ans ?

Pour être de plein pied dans notre temps, il fallait que le personnage n'ait pas participé aux combats collectifs de ma génération. Pour moi, les femmes, bien plus que les hommes, incarnent actuellement la totalité et la complexité des problématiques qui affectent notre société. Ce sont elles qui illustrent le mieux l'exploitation des hommes sous toutes ses formes.

Je garde toujours gravé en mémoire cette phrase d'Engels tirée de *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* : « La première exploitation de l'homme par l'homme, est l'exploitation de la femme ».

Pour autant, le film n'a pas de prétention généralisante, *Une femme aujourd'hui* n'est pas une œuvre théorique. C'est l'histoire de Juliette, ce n'est pas forcément celle d'autres femmes.

Juliette donc : une fille libre, émancipée, financièrement très à l'aise, belle… dont une violente agression va bouleverser toutes les certitudes. Avant qu'elle n'en soit victime, on comprend déjà qu'elle vit dans un monde illusoire : celui de la finance, milieu faussement fraternel et en apparence dé-hierarchisé, avec ses stéréotypes luxueux, d'ailleurs en contradiction totale avec son milieu d'origine…

Elle est dans l'imagerie contemporaine de la réussite et de la liberté… elle ne mesure pas encore les pièges du système, les rapports de force réels… elle n'y pense même pas. Cela donne des rapports au travail très superficiels, sans règles morales, seuls comptent les chiffres abstraits. On joue à la pétanque au dixième étage avec des boules en plastique, l'équivalent de la salle de baby-foot chez Google où les gens se font dans le même temps virer sans soucis en cinq minutes. Et elle a ce problème de déclassement : sous son air parfait, elle souffre de ne pas trouver sa place. Après ses études, Juliette est devenue trop différente des membres de sa famille. On sent qu'elle les aime beaucoup, mais elle s'ennuie avec eux. Il fallait faire craquer ce vernis, montrer sa fragilité.

L'agression qu'elle subit n'est pas la seule chose qui la pousse à se remettre en question et à se retrouver. Ses véritables origines y contribuent aussi.

Le film est parti d'un cahier, découvert par hasard avec d'autres manuscrits dans un carton trouvé dans la rue par Serge Valletti, mon ami et coscénariste. Y figurait le récit d'une femme qui avait élevé, comme si elle était sa fille, une enfant née d'une relation adultère de son mari avec une servante de la colonie algérienne. Cette histoire a donné lieu à l'écriture de premières séquences autour des rapports de filiation entre mère et fille, fille et mère. La mère, qui lisait ce journal, nous a mené à la fille, et la fille est devenue le personnage principal ; une jeune femme qui se présente infaillible et qui découvre sa faiblesse et sa fragilité après s'être fait agresser par son supérieur et avoir appris que sa grand-mère est algérienne. Un événement et une information qui vont entièrement modifier sa vision du monde, de l'entreprise dans laquelle elle a travaillé, de ses choix précédents.



D'un bouleversement absolu, paradoxalement, elle fait une force, elle s'ouvre au collectif.
La rencontre avec Christian, le personnage joué par Grégoire Leprince-Ringuet, et avec ce foyer de filles mineures enceintes venues de tous horizons lui ouvre les yeux. Tout ce qu'elle traverse, la blessure profonde qui suit l'agression, la plainte de l'agresseur, l'attitude de la DRH, son renvoi, cette entreprise qui, comme le lui dit son frère, négocie des choses qui conduisent probablement au fait qu'il soit au chômage, ce foyer, l'histoire de son voisin rapatrié d'Algérie, la sienne… tout la porte à appréhender les choses sous un autre angle, à donner un sens à sa vie et à se réconcilier avec les siens.

Le collectif, ça a toujours été un des moteurs de votre cinéma…
C'est évidemment la chose qui m'intéresse et me désespère le plus en ce moment. Le film part de là : des combats pour des libertés illusoires dans lesquels tous les pays occidentaux se débattent. La société entière essaie de nous faire penser qu'il n'y a plus de lutte de classe, que la source de leurs maux n'est pas le partage de la richesse. Elle prêche l'union sacrée, un terme pourri de 1914 qui aboutit au triomphe du nationalisme. On essaie de nous vendre l'idée par exemple que des femmes comme ma mère, qui était femme de ménage, et Elisabeth Borne pourraient s'unir contre les hommes qui les exploitent… C'est absurde. Il n'y a pas de terrain commun entre elles deux. Leur différence sociale est mille fois plus importante que leur ressemblance en tant que femme…
On écrit des livres sur des femmes puissantes, mais je me fous des femmes puissantes ! Les femmes puissantes exploitent d'autres femmes et hommes comme des hommes le feraient. Je voudrais que tous les hommes et les femmes soient dignes et égaux.
Alors oui, j'ai voulu aborder le malaise de la société d'aujourd'hui et la difficulté de mener des combats collectifs. Militant de la première heure, je suis très malheureux de cette situation et je ne pense pas que, du point de vue de l'Histoire, ce soit très intéressant. Les gens se battent, mais pour des combats singuliers. Je trouve formidable toutes ces femmes qui manifestent chaque jour devant les tribunaux. Les hommes devraient les accompagner et il faudrait quand même faire un peu front commun, trouver les vraies raisons de tous ces dysfonctionnements. On en revient à Marc Bloch : quand des erreurs sont soutenues par des millions de gens, elles doivent devenir des objets d'étude… il faut réfléchir, envisager toute la complexité des problématiques du moment sans en oublier une. En vieux marxiste anticapitaliste, je pense qu'il faut radicalement changer la société. Ce n'est qu'à partir de là que les choses pourront changer. A tous points de vue – religions, races, rapports hommes/femmes… et bien sûr écologie.

Justement, vos personnages sont ballotés dans leurs convictions, souvent en pleine contradiction avec eux-mêmes. C'est Juliette qui, après avoir accueilli chez elle les pensionnaires du foyer, bute contre le racisme des filles entre elles ; c'est un de ses deux frères (Robinson Stévenin) qui associe son chômage à la présence des immigrés ; c'est la mère (Ariane Ascaride) qui, bien malgré elle, s'indigne de voir sa fille participer à une collecte de nourriture. Et c'est enfin la figure du voisin (Jean-Pierre Darroussin) tellement gentil en apparence – «Il faut s'occuper des autres », ne cesse-t-il de répéter– qui ne s'est jamais remis de l'assassinat de son père en Algérie et pratique un racisme exacerbé.
J'avais écrit un texte pour la présentation du film où je disais qu'on se retrouvait coincé entre des fanatiques du changement sociétal, et des fanatiques de la conservation sociétale. Bref, que nous assistions à un combat entre fanatiques qui rend chacun prisonnier du discours social dominant. Une confusion totale qui maintient les choses en l'état.
Lorsque je me suis attelé à l'écriture du film, j'ai voulu faire parler tous ces gens, leurs contradictions. Celles de la mère de Juliette lorsqu'elle lui demande pourquoi elle n'a pas d'enfants ou si elle est homosexuelle, ou comment elle ferait pour avoir des enfants si elle l'était. Ses retournements lorsqu'elle répond à son fils qui prétend qu'en France les immigrés sont au paradis : «Et puis quoi ? Il faudrait les foutre à la rue ?», lui dit-elle. «C'est dégueulasse ce que tu dis», se vexe-t-il. Tout d'un coup, elle fait preuve d'une grande humanité. J'adore ces répliques parce qu'elles sont complètement contraires avec ce que les personnages ont exprimé jusque-là…

À travers la filiation de Juliette et de sa mère avec une Algérienne et à travers l'histoire du voisin, vous remettez le colonialisme et la guerre d'Algérie au centre de la place…
C'est vrai. Tous ces personnages incarnent des phénomènes qu'on a enterrés un peu vite et dont on ne parle pas assez. On ne mesure pas ce qu'a été le colonialisme et ce qu'est être un fils d'Algérien. Pourtant on continue de traiter d'immigrés les enfants d'Algériens nés ici depuis trois générations. Ben non, ce ne sont pas des immigrés ; ce sont des Français. Reparler du colonialisme c'est évoquer son fondement raciste. Il faut relire Aimé Césaire. Ce qu'il écrit sur le colonialisme est exceptionnel.
Il y a trente ou quarante ans, nous pensions qu'il y avait une hiérarchie des combats. Je continue d'ailleurs de penser que le principal combat féministe, c'est l'égalité des salaires entre les hommes et les femmes qui n'est toujours pas acquise aujourd'hui, ce qui est hallucinant. L'indépendance financière



des femmes est pour moi la clé de voûte de leur indépendance tout court et de leur égalité : il faut partir des conditions matérielles de vie pour aller vers les conditions intellectuelles. Je ne crois pas que les choses puissent se régler en termes de quotas.
Mais cela n'aurait pas dû nous empêcher de traiter du reste : des questions secondes que nous, moi compris, avons traitées comme s'il s'agissait de questions secondaires. Secondes, ce n'est pas pareil que secondaires. Il fallait s'en occuper simultanément.

Il y a toujours une part d'onirisme chez vous. Ainsi, ce don que possède Juliette et qui lui a été probablement transmis par sa grand-mère.
Quoique très rationaliste, je crois aux forces de l'esprit comme disait Mitterrand. Cela me plaît beaucoup. Je crois en des choses qui, consciemment ou inconsciemment, se transmettent. Je trouve beau qu'elle ait hérité d'un don. C'est peut-être cela la vraie transmission… celle que l'on ne maîtrise pas.

Après *La pie voleuse* c'est la deuxième fois que vous confiez un rôle à Marilou Aussilloux. Et pas n'importe lequel : celui de Juliette. Comment se fondent les « nouveaux » dans la « troupe » ?
Chaque fois qu'un acteur, qui n'a jamais travaillé avec moi arrive dans l'équipe, il est dans le film en cinq minutes. Parce qu'il se sent en confiance. La familiarité qu'on a entre nous joue à plein. Il fait ce qu'il veut, il peut arriver en marchant sur les mains et je peux penser que c'est une super idée, ça va tout seul, c'est rapide, tout le monde ose. Et tous adorent ça.
J'ai toujours pensé qu'il n'y avait pas qu'une seule manière de jouer un texte. Si je ne donne pas de consigne à mes comédiens, j'ai une chance sur deux d'être surpris ; qu'ils m'apportent des choses auxquelles je n'avais pas pensé et qui vont marcher. Mais pour avoir cette chance, il faut les laisser libres. J'adhère complètement au concept de Peter Brook qui parlait d'exploration au théâtre : on part ensemble, on part à l'aventure, on va chercher un film et tout le monde va trouver quelque chose de bien. Le capitaine ? Il est là, mais juste pour dire « oui » ou « non ».
Pour en revenir à Marilou, c'est vrai qu'elle fait partie de l'équipe désormais. J'aime son côté très spontané, sa façon de gamberger, son côté bosseur… ses réflexions ne gênent pas sa liberté… et il est vrai aussi que j'ai un rapport au collectif obsessionnel, quasi névrotique. J'affectionne l'idée de retravailler avec des gens avec lesquels ça s'est bien passé, même pour de tous petits rôles. C'est la quatrième fois, par exemple, que je tourne avec Diouc Koma qui joue le policier dans la scène où Juliette vient porter plainte. Comme si je confrontais en permanence un ensemble de gens à l'histoire qui passe, à leur histoire. Ça me plaît beaucoup.

Justement, votre filmographie donne un peu le sentiment de visiter nos vies à chaque instant T…
Si on regarde tous mes films d'affilée, vous avez raison, c'est presque une série ; en changeant les personnages à chaque fois, ce qui donne plus de liberté à chaque nouveau film… Je ne suis pas contraint par le film précédent. On m'a d'ailleurs souvent proposé de faire des suites. J'ai toujours refusé. Mais ce sont quand même les mêmes acteurs, la même ville, Marseille… ça feuilletonne un peu.

Cette fidélité à « la bande » -artistique comme technique- ne fait-elle pas courir le risque d'une routine ?
Au contraire parce qu'on a toujours envie de se remettre en question, de « penser contre soi » - c'est le propre de l'art. On voit chaque film comme un prototype. Comment fait-on celui-là ? Pour *Une femme aujourd'hui*, par exemple, on a décidé de changer de caméra, ce que nous n'avions pas fait depuis des années. Aucun de nous n'a envie de reproduire ce qu'il sait déjà faire. Et tout cela est rendu justement plus facile parce que nous nous connaissons tous. Je dis souvent pour illustrer ce propos que je n'ai absolument pas peur d'exprimer ce qui me passe par la tête quand je suis avec des amis alors que je reste sur mes gardes avec des gens que je ne connais pas. La liberté nous vient de cette confiance.
Et puis notre bande comme le collectif de production Agat Films/ExNihilo démontrent les qualités de l'action collective… n'oubliez pas ma névrose et les forces de l'esprit !

Comme presque toujours dans vos films, on sent, dans *Une femme aujourd'hui*, une petite lumière au bout du tunnel…
C'est un virage que j'ai opéré il y a longtemps. De manière volontariste et consciente, je ne veux plus faire un film dans lequel il n'y ait pas une issue, fut-elle minuscule, pour au moins un des personnages. Comme Pasolini, je veux chercher les petites lucioles qui restent.



Robert Guediguian est né à Marseille en décembre 1953.
Il est l'un des producteurs fondateurs d'AGAT FILMS - EX NIHILO, collectif de producteurs associés.
Il est auteur, réalisateur, producteur de :

1981	**DERNIER ÉTÉ**
1984	**ROUGE MIDI**
1985	**KI LO SA ?**
1990	**DIEU VOMIT LES TIÈDES**
1993	**L'ARGENT FAIT LE BONHEUR**
1995	**À LA VIE, À LA MORT !**
1997	**MARIUS ET JEANNETTE**
1998	**À LA PLACE DU CŒUR**
2000	**À L'ATTAQUE !**
2001	**LA VILLE EST TRANQUILLE**
2002	**MARIE JO ET SES DEUX AMOURS**
2004	**MON PÈRE EST INGÉNIEUR**
2005	**LE PROMENEUR DU CHAMP DE MARS**
2006	**LE VOYAGE EN ARMÉNIE**
2008	**LADY JANE**
2009	**L'ARMÉE DU CRIME**
2011	**LES NEIGES DU KILIMANDJARO**
2014	**AU FIL D'ARIANE**
2015	**UNE HISTOIRE DE FOU**
2017	**LA VILLA**
2019	**GLORIA MUNDI**
2022	**TWIST À BAMAKO**
2023	**ET LA FÊTE CONTINUE**
2025	**LA PIE VOLEUSE**


©Florence Bahar Aboudaram

Entretien avec Marilou Aussilloux
Comédienne

Quelle a été votre réaction en découvrant le scénario ?
D'abord, un grand point d'interrogation. Robert me l'a envoyé sans préciser le rôle auquel il pensait pour moi. Je lis jusqu'à la fin et je ne trouve pas quel personnage je pourrais jouer. Une des filles mineures du foyer ? Je suis trop vieille. L'amie de Juliette ? Elle est rousse. Finalement je lui envoie un texto : «C'est quoi mon personnage ?». Et il me répond en majuscules : «JULIETTE !». Je ne m'étais pas autorisée à penser que ça puisse être elle. Je l'ai vécu comme un immense cadeau.

Parlez-nous de Juliette…
C'est une femme libre. Du moins, c'est l'impression qu'elle donne, peut-être même est-ce le sentiment qu'elle a d'elle. En réalité, dès le départ, on sent une sorte de mal-être à cause de cet abîme qui s'est creusé avec sa famille. C'est une fonceuse, une bosseuse ; une fille un peu égoïste aussi, à 100% dans son job, et qui aime la fête. En découvrant le scénario, j'ai imaginé qu'elle n'était pas complétement indifférente au charme d'Hervé. Au cours de cette fête d'entreprise, peut-être se laisse-elle un peu séduire par lui. Elle est un peu ivre. C'était intéressant de raconter une agression dans ce contexte. Cela m'a fait penser à *Thelma et Louise* de Ridley Scott. Elle a dansé avec Hervé, l'a sans doute un peu attisé. Alors, bien sûr, on ne la croit pas lorsqu'elle raconte son agression. Et d'agressée, elle devient agresseuse.

On retombe sur des rapports de hiérarchie, faussement gommés dans l'entreprise…
Exactement. Derrière l'illusion du «on est tous potes», se produisent des agressions encore plus pernicieuses parce que moins flagrantes.

Quand sortira-t-on de ces rapports de domination ?
Bientôt j'espère. En tous cas, tous les films de Robert s'y intéressent : l'employeur sur l'employé, les riches sur les pauvres, l'homme sur la femme…. Robert s'est toujours intéressé dans ses films aux opprimés, aux classes dominées, et aux formes d'exploitation. Dans *Une femme aujourd'hui*, il s'attache plus précisément à la domination des hommes sur les femmes, rejoignant ainsi des féministes qui établissent des liens entre la domination des hommes sur les femmes et celle des riches sur les pauvres ; des penseuses comme Christine Delphy, Bell Hooks ou encore Angela Davis, qui insistent sur le fait que le sexisme, le racisme et les inégalités de classe s'entremêlent. Ce sont les mêmes rapports de pouvoir et de violence entre différentes classes. Robert propose un féminisme communiste. C'est un point de vue qui m'a apporté un éclairage nouveau sur mon propre féminisme ; un parti pris qu'on n'a pas trop l'occasion de voir au cinéma.
Je trouve que Robert est bien placé pour en parler puisque c'est un sujet qu'il explore et questionne depuis longtemps. Ça fait des années qu'il raconte la violence de la domination. Toutes les formes de domination.

Un point de vue écrit par un homme…
Beaucoup de gens m'ont posé la question : «Cela ne te gêne pas qu'un film sur une femme soit réalisé par un homme ?» Je leur réponds : si les problèmes d'agressions faites aux femmes étaient uniquement traités par des femmes, cela raconterait que c'est un problème de femmes. Or c'est un problème de société. Donc, moi, j'ai besoin qu'il y ait des hommes qui s'engagent et qui se positionnent pour livrer leurs regards. Qu'ils soient solidaires en fait.

On pense à votre pièce *Seule comme Maria*, jouée à l'Athénée, puis reprise à la Manufacture et au Festival d'Avignon.
Quand Robert m'a proposé le rôle de Juliette, j'étais justement en train de préparer ce spectacle, co-écrit et mis en scène par Théo Askolovitch. Pour en revenir à la question précédente, c'est important pour moi de collaborer main dans la main avec un garçon sur ces thèmes. Il y a dans le spectacle une phrase de Maria Schneider qui dit : «L'une des magies de ce métier est de rencontrer et de travailler avec des personnes qu'on admire. J'ai eu la chance de rencontrer Antonioni. C'est un cinéaste de femme, c'est un peintre du cinéma, il ne manipule pas. Il y a une rencontre comme celle-là tous les dix ans. Mais en avoir une dans sa vie, c'est génial». À mon tour, j'avais ma rencontre.
Pour en revenir à Maria Schneider, c'est une femme qui n'a jamais été crue. Lorsqu'elle a dit qu'elle s'était faite violée, on ne l'a pas entendue. C'était important de lui redonner la parole. Maria était une artiste magnifique qui croyait en l'artisanat. Il y avait beaucoup de passerelles entre le spectacle et le film de Robert.



Justement, Juliette a beaucoup de mal à porter plainte.
Elle sait le risque de ne pas être crue. La première chose que lui demandent les policiers, c'est : «Vous êtes-vous douchée ?». Bien sûr qu'elle s'est douchée ! Sans preuve de l'agression, son affaire, comme beaucoup d'autres, sera classée sans suite. Les mentalités de la police ont fait du chemin, il y a un éveil certain des consciences, mais il y a encore énormément à faire. Et, plus inquiétant, les gens commencent à se montrer agacés par le sujet. Ils aimeraient passer à autre chose.

Juliette est très excessive : elle passe sans transition du monde de la finance au milieu associatif que lui fait découvrir Christian (Grégoire Leprince-Ringuet) et va jusqu'à ouvrir sa propre maison aux jeunes réfugiées mineures et enceintes qu'il protège.
Elle s'investit dans l'association avec la même disproportion qu'elle mettait dans son travail et reproduit exactement les mêmes schémas. C'est un personnage qui n'est pas réparé et qui peine à réparer les autres tant qu'elle-même ne s'est pas reconstruite. C'était important de montrer à quel point surmonter un traumatisme peut être long et périlleux. Mais en s'investissant dans ce foyer, elle commence à s'ouvrir aux autres, au vrai monde.
Son immersion nous fait comprendre que tout n'est pas angélique non plus dans le milieu associatif, dans le monde de l'entraide. Le manque d'empathie entre les jeunes filles placées, parfois même le racisme… Et ça c'est formidable parce que Robert nous montre que la solidarité n'est pas aussi simple que cela peut paraître. J'aime beaucoup la façon dont il dépeint ça : ce n'est ni naïf, ni manichéen. Toutes ces personnes qui semblent pourtant logées à la même enseigne, qui souffrent d'avoir quitté leur pays et qui ont subi des violences, sont à l'aune de l'humain. C'est très fort.

Comment analysez-vous ce besoin de caresses qu'exprime constamment le personnage, parfois de façon crue - ce jeune homme qu'elle rencontre sur une appli-, ou presque humblement avec sa mère ou son voisin ?
En préparant le rôle, je me racontais que c'était lié à un manque d'amour de la part de sa mère. Au début du film, on voit bien que ça coince entre elles deux. Jusqu'à la découverte de ce lourd secret. Les fantômes familiaux m'intéressent beaucoup. Ce sont ces fantômes qui aident mère et fille à se reconnecter, et Juliette à prendre conscience de l'altérité. Elle comprend que face à la violence du monde, la solution est la foi en l'humanité.

Que penser de ce don de guérisseuse qu'elle se découvre ?
L'a-t-elle hérité de sa grand-mère algérienne ? Sans doute. On peut le voir comme un pouvoir ésotérique. Je lui prête une autre signification : elle soigne avec ses mains et, le faisant, elle crée du lien entre les êtres. Elle donne espoir en l'humanité. Cette grand-mère dont Juliette hérite des pouvoirs m'a beaucoup touchée. Il me semble que, grâce à eux, oui, à nouveau, elle retrouve la foi, l'espoir.

Et comment interpréter les liens qu'elle entretient avec le personnage de Jean-Pierre Darroussin ?
J'adore cette arche du récit. Il y a beaucoup de violence chez lui, beaucoup de blessures mais beaucoup d'amour aussi. Il est plein de contradictions. Tous les personnages en sont remplis. Le frère chômeur, le père, tellement génial, mais qui n'hésite pas à franchir la ligne en se faisant justice lui -même. «C'est toi que tu as vengé en renversant mon agresseur», lui dit Juliette. Dans le film, il n'y a pas les gentils et les méchants. Tout le monde a ses zones d'ombre.

Que vous inspire le titre du film ?
C'est une histoire singulière. Pourtant bizarrement, cela m'évoque le collectif. Juliette, ce pourrait être n'importe qui. Parce que ce film évoque aussi l'état du monde actuel.

Comment se passe le travail avec Robert Guediguian ?
Je ne suis pas la première à le dire mais il y a vraiment sur son plateau un effet de troupe que je retrouve au théâtre. Robert fait énormément confiance aux acteurs et aux actrices. Il fait peu de répétitions et peu de prises. On est très libres. Ce qui l'intéresse, c'est l'immédiateté. Donc c'est un travail en autonomie. Ça peut être parfois vertigineux, un peu effrayant. J'ai eu un peu peur au début : Juliette est un rôle très dense, elle passe par beaucoup d'états émotionnels, des moments de replis, des accès de violence comme cette scène où elle brûle ses vêtements ou l'algarade avec le journaliste… Très vite, je me suis épanouie. Sur un film de Robert, on a véritablement l'impression de fabriquer un film ensemble, les acteurs comme l'équipe technique. Chacun apporte sa pierre. C'est la méthode de Robert : artisanale, un peu communiste.



C'est la deuxième fois que vous travaillez avec lui…
Mon arrivée dans *La pie voleuse* est une histoire très belle. Quelque temps avant le tournage, je lui avais envoyé une lettre où je lui disais à quel point j'aimais ses films que j'avais regardés petite avec mes parents, et combien, grâce à lui et à Ariane Ascaride, je me sentais réconfortée de pouvoir prétendre devenir actrice avec un accent du sud. A l'époque, j'étais au Conservatoire de Paris et je ne me sentais pas du tout représentée par les comédiennes autour de moi. Je lui disais que dans ses films, j'avais l'impression de voir des gens de ma famille. Il m'a contactée. Et je suis rentrée dans la famille…



Liste **artistique**

Juliette **Marilou AUSSILLOUX**
Cathy **Ariane ASCARIDE**
M. Derval **Jean-Pierre DARROUSSIN**
Christian **Grégoire LEPRINCE-RINGUET**
Alex **Gérard MEYLAN**
Rebecca **Lola NAYMARK**

Liste **technique**

Réalisateur **Robert GUEDIGUIAN**
Scénario & dialogues **Robert GUEDIGUIAN et Serge VALLETTI**
Collaboration au scénario **Laurette POLMANSS**
Musique originale **Michel PETROSSIAN**
Producteurs **Marc BORDURE, Robert GUEDIGUIAN**
Image **Pierre MILON**
Montage **Bernard SASIA**
Son **Laurent LAFRAN**
Directeur de production **Malek HAMZAOUI**
1er assistant réalisateur **Ferdinand VERHAEGHE**
Régie **Bruno GHARIANI**
Décors **David VINEZ**
Costumes **Anne-Marie GIACALONE**
Maquillage **Hermia HAMZAOUI**
Postproduction **Pierre HUOT**
Montage son **Claire-Anne LARGERON, Jean-Marc SCHICK**
Mixage **Emmanuel CROSET**

Une production **Agat Films**
En coproduction avec **Arte France Cinéma, Bibi Film TV**
Avec le soutien essentiel de **Canal+**
Avec la participation de **Ciné+ OCS et ARTE France**
Avec le soutien de **La Région Provence-Alpes-Côte d'Azur, en partenariat avec le CNC**
En association avec **Indéfilms 14, La Banque Postale Image 19, Soficvcine 13, Cinécap 9, Cineaxe 7**
Distribution Suisse **Agora Films**
Ventes internationales **Playtime**

